

Halima Lamine

Extensible

● **Biographie**

[Voir son site](#)







Halima Lamine, artiste peintre
est née en 1965 à Alger.
vit à Alger.
Titulaire d'un Diplôme Supérieur des Etudes Artistiques.
Expose ses travaux d'art plastique depuis 1989
publie à compte d'auteur ses ouvrages depuis 2004
et anime à temps partiel des ateliers de dessins.

Info Soir - 3 septembre 2007

● **Déchirement féminin**

La femme qu'imagine Halima Lamine* est un être arraché, tourmenté, blessé au plus

profond de lui-même.

La femme se révèle de tout temps une source d'inspiration pour la peinture. Représentée différemment, et d'une époque à l'autre, elle y occupe une place exceptionnelle et elle nourrit abondamment —et souvent d'une façon originale ou encore insolite — l'esprit créatif de chacun des artistes qui la cultive dans ses représentations picturales.

Comme dans toute expression picturale, la femme est un personnage récurrent dans la peinture algérienne : ô combien d'artistes l'ont reproduite, imaginée ou encore rêvée, voire fantasmée. Si certains préfèrent une représentation figurative de la femme, d'autre se penchent pour une mise en espace idyllique, chimérique de ce personnage. D'autres alors sont enclins à la faire paraître dans un genre particulièrement et authentiquement expressif, certes naturel, mais qui prend des allures rares, inaccoutumées, voire parfois fantasmagoriques. C'est le cas de Halima Lamine qui, d'une peinture à l'autre, s'emploie assidûment à lever le voile sur la femme, personnage qu'elle rattache intimement à sa vie mentale.

La femme que conçoit l'artiste, l'imagine et qui figure dans un environnement pictural abstrait teinté de couleurs opaques, lugubres, funèbres, est un être arraché, tourmenté, blessé au plus profond de lui-même. Son regard (yeux écarquillés) laisse paraître cette sombre mélancolie. Mais la manière dont il est figuré témoigne manifestement de l'idée du déchirement, du déracinement et de l'anxiété.

C'est un personnage déchiré, tiraillé, décomposé, fractionné. Il est représenté à l'envers comme à l'endroit dans une apparence difforme. Cette dysmorphie rend nettement compte de l'arrachement intérieur et de la souffrance qui consume lentement mais à coup sûr tout son être : celui-ci est torturé, écartelé dans des postures corporelles d'une singularité débridée. C'est un personnage qui semble alors souffrir. Il ne le dit pas, car il est muet même si sa bouche paraît entrouverte ou tantôt béante, mais son regard, regard qui dit, regard suggestif, est miroir de cette émotivité fragilisée, tant perturbée mais d'une grande intensité. Il souffre dans un mutisme oppressant. Sa présence, de surcroît, en dit autant.

Cette présence étrangement incarnée semble être abandonnée. Elle est perdue dans cette spatialité abyssale (l'espace pictural). Un abîme dans lequel elle ne cesse de s'engouffrer. Son attraction l'aspire mais sans la laisser toucher le fond. C'est une présence suspendue dans le vide, quelque part dans le vide qui est aussi le néant de son subconscient. Ce qui est représenté ici en formes et en couleurs, c'est bien en effet une existence psychique (serait-elle celle de l'artiste ?) où tout est abstrait : spatialité évanescence, dématérialisée ; temporalité rompue, inexistante. C'est un autre monde qui est montré dans sa splendeur psychique et dans son dénuement physique —une existence loin d'être identique à celle du monde visible.

Ainsi, le regard franchit l'ultime frontière, celle séparant le monde du réel à celui de l'irréel, du figuratif à celui du subconscient, et entre d'emblée dans une existence dépassant tout entendement ordinaire, matériel, rationnel.

Yacine Idjer

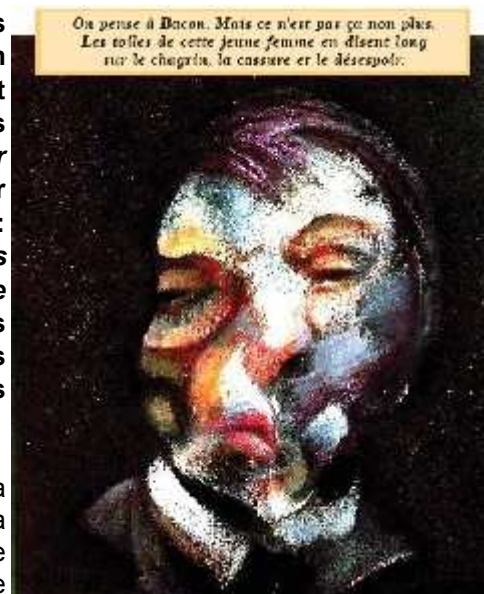
* Les peintures de Halima Lamine sont recueillies dans un livre d'art (autoédition). Il a pour titre : *«Mémoires et métaphores, alchimie de la douleur.»*

La Voix de l'Oranie - 18 août 2005

● La révélation 2005, ou l'alchimie de la douleur

Halima Lamine cette peinture pour dames patronnesses ou boys séducteurs. Elle peint sa vision du monde. Un monde intérieur. Le sien certainement parce qu'elle souffre pour de bon lorsque d'autres peignent pour passer le temps. Elle a pris la *«couleur contre la douleur»*. Cette phrase a été écrite par Mohamed Khadda et Halima Lamine la cite en exergue: *«Nous dirons donc notre estime, notre affection à nos amis indestructibles parce qu'ils ont pris couleur contre douleur.»* Et c'est tellement vrai, chez ce peintre, que les tableaux éclatent et se projettent sur nos visages comme des débris, des déchets et des En éclats d'objets ou d'êtres vivants.

En mars 2005, la palais de la culture d'Alger présenta sous l'égide de l'OREF l'exposition d'une inconnue: Halima Lamine. Le catalogue était magnifique et chaque reproduction du peintre n'était que l'illustration d'un poème de



Charles Baudelaire, Kafka, [Dib](#), [Boudjedra](#), Neruda, Khayyam, etc.

C'est-à-dire la passion de ce peintre pour la poésie et aussi sa modestie qui l'amène à dire son admiration pour les poètes qu'elle aime. Travaillant le bleu, le jaune et le rouge, surtout Halima Lamine a un graphisme éblouissant.

Ses personnages dégingandés, avec des yeux exorbités et énormes, des mains comme des lianes noueuses et des corps sans tronc. On pense à Bacon. Mais ce n'est pas ça non plus. Les toiles de cette jeune femme en disent long sur le chagrin, la cassure et le désespoir. On est loin de ces «*barbouilleuses*» dont j'ai parlé dans un des articles précédents et qui hantent les salles d'exposition qu'elles affligent de leur médiocrité et de leur arrogance.

Et dont la presse fait souvent l'apologie. Je pense à une certaine Bettina, d'origine allemande et épouse d'un Algérien de Guelma; et qui est portée aux nues par la presse nationale presque unanime. Pourquoi? Halima Lamine cette peinture pour dames patronnesses ou boys séducteurs. Elle peint sa vision du monde. Un monde intérieur. Le sien certainement parce qu'elle souffre pour de bon lorsque d'autres peignent pour passer le temps.

Elle a pris la «*couleur contre la douleur*». Cette phrase a été écrite par Mohamed Khadda et Halima Lamine la cite en exergue: «*Nous dirons donc notre estime, notre affection à nos amis indestructibles parce qu'ils ont pris couleur contre douleur.*»

Et c'est tellement vrai, chez ce peintre, que les tableaux éclatent et se projettent sur nos visages comme des débris, des déchets et des éclats d'objets ou d'êtres vivants. Ses personnages prostrés ont peur et nous plaquent leur propre peur. Peur terrible. Peur au ventre. Peur jaune, bleue, rouge et verdâtre. Telles des taches éclaboussant nos visages et aveuglant nos yeux.

Aucun tableau (surtout des huiles sur toile) n'a de titre. C'est dire la perplexité de Halima Lamine non seulement devant nous, devant le monde, mais devant ses propres toiles qu'elle ne connaît pas. Parce que son talent grise, sort d'elle, lui échappe. Cela s'appelle l'authenticité! Baya a longtemps accaparé l'espace pictural algérien. Elle était la seule et unique femme dans l'espace pictural algérien pendant un demi-siècle.

Maintenant Halima Lamine est venue pour mettre fin à l'hégémonie pas toujours méritée de Baya dont nous ne contestons pas l'immense talent mais dont nous parlerons dans un article pour la remettre à la vraie place qu'elle mérite. Ainsi Halima Lamine a réalisé la rupture avec Baya et la génération Baya montée en exergue pour des raisons tant picturale que politique.

Peut-être même que Halima Lamine a réalisé la rupture tout court dans la peinture algérienne en ce début du XXI^e siècle. Il est très tôt pour le dire mais il nous semble qu'elle a occasionné un cataclysme, certainement sans le savoir ni le vouloir. Les médias n'ont pas réagi. Car il s'agit bel et bien de rupture avec le système qui a duré demi-siècle. Peut-être Ali Silem l'aurait accompli mais il a choisi l'exil et y végète en tant que personne et que peintre.

Les toiles de Halima Lamine frappent par deux choses: la finesse et la sûreté de trait, d'une part, et le mouvement de la couleur qui flue et reflue, s'allume et s'éteint, d'autre part. ces deux qualités permettent de produire cette peinture tordue, torturée et contorsionnée.

On pense alors à Picasso (Les femmes d'Alger et Guernica), mais c'est autre chose, même si l'artiste algérienne le cite: «*Non la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi.*» Il est vrai que si les toiles de Baya servent beaucoup à décorer les appartement, celles de Halima Lamine servent à décorer l'enfer. C'est-à-dire la vraie vie des hommes qui quoi qu'ils fassent et quoi qu'ils s'illusionnent sont et seront toujours enfoncés dans le malheur. Halima Lamine le pressent avec un talent frappé par la nouveauté et le renouvellement.

La chronique du jeudi
de [Rachid Boudjedra](#)

Yasmine Le Mensuel de l'Algérienne Moderne N° 19 - juin 2005

● **Un livre d'art, contenant une collection de peintures**

Halima Lamine est peintre poète originaire de Boussaâda. Née à Alger, elle évolue dans un milieu familial intellectuel, son père étant docteur en littérature populaire. En plus de la peinture qui est sa plus grande passion et à laquelle elle s'adonne depuis plus de vingt ans, elle écrit aussi de la poésie. Halima vient juste d'éditer un livre d'art, contenant une collection de peintures, intitulée "Mémoires et Métaphores, Alchimie de la douleur", qui se veut un hymne à la poésie universelle. L'année précédente, elle édita un poème illustré intitulée "Deux siècles, un espace". Halima est maman de deux enfants, Moncef sept ans et Kima cinq ans. Son mari, qu'elle a connu dans une galerie d'art, est architecte et il l'aide beaucoup dans sa carrière.

Elle investit précocement le domaine artistique

Très jeune encore, sa maman l'inscrit en cours de dessin à la société des beaux-arts où elle s'initia à la miniature. Remarquant son talent inné et ses penchants artistiques, son père l'encouragea, voire l'incita à s'inscrire à l'école nationale des beaux-arts, puis à l'institut d'art dramatique où elle étudia la scénographie. Pour ce qui est de la poésie, elle commença à y prendre goût à l'âge de 13 ans, grâce à son père - il enseignait la littérature étrangère - qui lui fit découvrir beaucoup d'auteurs étrangers.

L'on peut croire que c'est l'art qui est venu vers Halima. La rencontre s'est faite à la maison, où très jeune alors, elle côtoya de grands artistes et hommes de lettres qui venaient rendre visite à son père. Cet environnement l'aida à affermir son talent et développer ses connaissances : "j'étais très jeune, quand Adonis est venu partager le dîner familial. Les images poétiques contenues dans sa poésie m'ont conduite vers le monde de la sculpture et de la peinture. Et puis, tardivement, j'ai découvert que la poésie et la peinture sont indissociables".

· Entre peinture et poésie

Entre les deux, Halima qui tend vers le courant expressionniste et qui fut très influencée par les grands peintres tels : Otto Dix, Willem de Kooning, Robert Rauschenberg, Henri Michaux, Camille Claudel et Egon Schiele avoue avoir une nette préférence pour la peinture : " Ce qui me captive dans la poésie ce sont les images qu'elle procure, ce qui m'intéresse dans la peinture ce sont les images aussi, mais je me sens quand même plus peintre que poétesse". Pourtant son recueil de poèmes qu'elle illustra elle-même, on dit long sur ses capacités d'écriture et d'analyse, à ce propos on dira : "Avec ce livre, Halima Lamine nous entraîne à travers les sentiers infinis de son art et son âme.

La poésie ? La peinture ? Avec elle le doute n'a pas de place. Ces deux expressions sont une même entité. Un même acte de vivre. Non l'ère des romantiques n'est pas révolue. Elle est constamment ravivée par des âmes jaillissant brusquement du tumulte de la haine, du mépris et de l'incompréhension pour appeler à la raison, et tenter d'ouvrir une brèche à l'amour, l'espoir et la rêverie au long cours. La rêverie... Ce long voyage sans fin et dans l'ultime étape pourrait être, comme dirait un autre poète d'une autre époque, la patrie du luxe, la beauté et la volupté.

Dans ce livre, les aspirations sont tout autres, cependant. Ce sont l'amour, la générosité et la paix. Halima réussit à conférer à ces trois quêtes souvent inaccessibles, des mots et des formes. L'abstrait est désormais visible, palpable. Le temps, nous dira demain si l'âme de ce livre n'est pas une flamme naissante qui finira par noyer de lumière les vanités et le bassesses insensées de nous autres humains inhumains".

Dans sa dernière et récente exposition "Mémoires et Métaphores : Alchimie de la douleur" sous forme d'anthologie poétique, Halima a voulu rendre, à sa façon, un hommage aux grands écrivains, et cela, à l'échelle universelle. Adonis, Louis Aragon, Charles Baudelaire, [Rachid Boudjedra](#), [Mohamed Dib](#), Nazi Hikmet... Ont été ses inspireurs. C'est un véritable témoignage d'admiration qu'elle a voulu matérialiser. Elle a dédié une peinture pour chaque extrait choisi de ces grands maîtres de littérature dont les écrits l'ont toujours éblouis.

· Expositions et distinctions

Halima a à son actif trois expositions personnelles et dix collectives : "Exposer signifie, pour moi, partager ma passion avec le public et soumettre mon travail à la critique. Il est à signaler qu'il y a encore du travail à faire pour égaler nos voisins. Et si je suis passée à éditer mes œuvres, c'est que je suis à la recherche d'autres horizons. Le catalogue multimédia, réalisé en CD ROM cible un public jeune pour l'inciter à découvrir les galeries d'art".

Halima qui a déjà reçu une médaille, préfère ne pas parler de ses distinctions. Ces dernières ne semblent avoir guère d'importance pour elle. Par contre, elle considère qu'un peintre a plutôt besoin d'exposer et de vivre de sa peinture si c'est possible : " Un peintre, ce n'est pas un athlète qui se met en compétition avec ses pairs pour monter sur le podium. Et puis le plus triste, c'est que, le premier peintre algérien au sens moderne, Azwaw Mammeri, n'a pas été évoqué une seule fois, alors que nous devrions célébrer la cinquantième année de sa disparition. Honnêtement, je pense qu'un peintre a besoin d'exister en tant que tel, parmi les siens même s'il est à maudire".

· Hobbies ?

Halima ne considère pas que la peinture soit un hobby pour elle, c'est plutôt un métier qu'elle a choisi et pour lequel elle a fait de longues études : "Je n'ai pas de chevalet chez moi pour devenir ce que l'on appelle un peintre de dimanche à la recherche d'une nature morte. Ceci dit j'ai des hobbies comme tout le monde ; La lecture, la photo, le cinéma, la musique, le théâtre et bien sûr la télévision".

Karima Touati

Le Champ de blé aux corbeaux. Tableau pour le chant de l'errance (Poème illustré) - Édition à compte d'auteur, Alger ISBN : 9947-0-1354-5, 2006

Horizons - 8 janvier 2008

Au pays de l'attente, une amante

La poésie, ce genre littéraire boudé de nos jours reste le langage succinct et puissant lequel suscite le partir, l'évasion et le sentiment d'un univers peuplé de rêves, d'espaces erratiques et de sensations multiples, alliant le bonheur à la tristesse. Ainsi en est-il du recueil "Le champ de blé aux corbeaux". Le verbe fort, langage de partage et d'errance, les poèmes en prose de Halima Lamine font entrevoir l'attente de la femme. Les espérances de revoir l'autre, cet autre aimé, fertile dans ses absences...

Le nomade amour, aventure traduite aux contraintes de l'absence. Le vide conjugué aux départs et une plume extrêmement réaliste à ciseler des vers "Jusqu'à la souffrance" ... Je redoute de devenir comme eux, amnésique à la beauté, à la vie au lever du soleil... Semblable au chagrin dissimulé, aux souvenirs éteints... ". Tant de désespérance dans le chant poétique, de heurts intimes avec l'homme en perpétuelle partance. Et des éclaircies pour dompter la douleur " Je vais vous raconter l'histoire de mon errance dans le beau livre de ma tendre enfance".

L'émotion féminine émerge d'entre les mots pour exorciser les démons aiguisés par les tourments. Amante, ardente, la poétesse digne façonne ses mots, son verbe en trempant sa plume dans l'encre de la résistance pour ne pas sombrer dans un découragement destructif. Escales dans le monde d'une femme amoureuse, l'histoire douloureuse de l'amante, où la pensée mystique, Dieu et les étoiles agitées survolent le champ de blé pour en chasser les corbeaux.

Leïla N.

" Le champ de blé aux corbeaux " ; tableau pour le chant de l'errance, de Halima Lamine, en autoédition 2006, prix public

Info Soir - 30 avril 2007

Chant de l'errance

Un recueil de poèmes, *Le champ de blé aux corbeaux, tableau pour le chant de l'errance*, vient de paraître dans les librairies. Il s'agit d'une auto-édition.

Le recueil, écrit par Halima Lamine, s'étale sur une centaine de pages, raconte une existence, une présence ; c'est un chant d'errance, donc de quête.

Ici, dans cet imaginaire poétique, où l'errance est une impression permanente, un vécu qui revient comme une litanie, Halima Lamine se réinvente dans une spatialité nouvelle, immatérielle et intemporelle (Les horloges se réfugient dans le silence) puisqu'elle cesse de réfléchir : elle fait le vide autour d'elle, chose qui lui permet de s'aérer et de vivre son ailleurs. «Je me raconte mille et une errances», écrit-elle. Cela revient à dire qu'elle se cherche dans sa solitude ; et en se racontant, en errant dans le silence, elle se retrouve. Errances. Retrouvailles espérées. L'errance dans laquelle s'évade et vit l'auteur n'est point géographique. Elle est intérieure, mentale, immatérielle.

Cette immatérialité dans laquelle elle se sent comme une exilée, une déchue ou comme «une prisonnière d'un royaume chaotique», et qui se manifeste «dans une atmosphère de transe meurtrière», rend sa quête, une recherche de lieux, de saveurs, de parfums ou encore d'émotions, quasiment illusoire, voire impossible (Le temps des rêves inavoués). Cette errance, «encore errance... et puis errance», paraît, parfois, comme un cimetière, sombre et humide, glacial et hostile, un cimetière abstrait où elle tente de s'échapper, de s'évaporer, de réinventer une nouvelle existence, une autre présence. Cette errance entraîne «un corps entre lourdeur et nonchalance» dans de vertigineux déplacements, telle la danse des tourneurs (derviches). Ainsi, oubliée et oublieuse, l'auteur se dit dans une poésie qui laisse échapper un cri, un hurlement. Sa poésie est un chant qui revient comme une litanie triste et inconsolable.

Il est à souligner que les poèmes de Halima Lamine sont accompagnés d'illustrations, des représentations qui renvoient à ses préoccupations et à ses interrogations. Les uns convoquent, complètent les autres. Sur chacune d'elles, l'auteur met en scène un personnage, celui de la femme, le sien. Ainsi, elle se réinvente, outre à travers les mots, autrement dans le dessin, une image qui lui sert de miroir dans lequel elle se voit et on la reconnaît. Son personnage apparaît triste, perdu, inquiet. Ce tourment et cette détresse sont manifestes dans le regard des personnages, des regards qui se cherchent dans cette vie qui n'est que vertige et spirale. Un enroulement déroutant dans lequel elle est happée, aspirée. Ses personnages apparaissent singulièrement étranges avec une curieuse apparence : un physique difforme, surréaliste. Enfin, sa présence reste énigmatique.

Yacine Idjer

La Tribune - 24 avril 2007

● Un chant pour l'errance des mots et de l'esprit

C'est le troisième recueil de poésie illustrée de Halima Lamine. Elle y utilise des notations brèves et tranchantes d'ironie comme des lames de rasoir, mais pleines de tendresse, lit-on dans la préface. Les dessins expriment avec délicatesse et élégance la mélancolie qui habite les poèmes.

«Qu'ils comprennent surtout que l'artiste œuvre par nécessité : qu'il est, lui aussi, un infime élément du monde, auquel il ne faudrait pas accorder plus d'importance qu'à tant de choses de la nature qui nous charment mais que nous ne nous expliquons pas. Ceux qui cherchent à expliquer un tableau font la plupart du temps fausse route.» Ce sont là des paroles du célèbre plasticien Pablo Picasso, que l'artiste peintre et poétesse algérienne Halima Lamine a repris dans son recueil de poésie illustrée, suggérant une façon d'interpréter les choses, un regard plus «instinctif» pour comprendre la peinture.

Le Champ de blé aux corbeaux, titre de l'une des œuvres picturales de Vincent Van Gogh, est également celui que Halima Lamine a choisi pour baptiser ses vers, sa peinture, et exposer un tableau Pour le chant de l'errance. «*Le chant de l'errance est le récit d'une aventure intérieure, par l'esprit mais aussi dans le réel, d'une douleur et d'un déchirement inguérissable causés par la chute dans l'immonde et l'innommable du monde. Il conte aussi la tentation de la fuite dans les environnements du derviche tourneur. Il reste toujours une quête, déçue, mais jamais abandonnée*», estime dans sa préface Max Véga-Ritter, professeur à l'université Blaise Pascal, à Clermont-Ferrand.

Première illustration, premiers vers. «*Ce soir, je ferme derrière moi la porte de la crainte, je bois du thé. Je fais quelques esquisses pour une nouvelle illustration. Je grince des dents, pour tenter d'ignorer ce vacarme... je ne bouge pas trop. Et je ne réfléchis pas trop... Et... je me raconte, mille et une errance...*» La poétesse ne se contentera pas de se décrire.

Elle s'illustre à travers l'image. Une esquisse en noir et blanc, semi-abstraite. Le regard tourné vers l'ailleurs, elle médite, pensive, perdue dans un des chemins de l'errance. Elle poursuit son histoire, livre ses états d'âme, oscillant entre amour et haine. «*Je ne songe qu'à ta haine débordante, inondant tous les coins glorieux de notre amour, cassant les souvenirs fragiles, dans une atmosphère de brouillard, une atmosphère de transe meurtrière...*» L'artiste habite les tableaux qu'elle dessine. Des images qui se ressemblent avec presque les mêmes profils, comme pour dire qu'elle est prisonnière d'un tourbillon.

Une tornade de sensations, d'émotions, de souffrances et d'espoir qu'elle ne peut pas vaincre, qu'elle ne veut pas vaincre. «*C'est aussi et surtout l'expression d'une féminité fière et sûre d'elle-même et de son pouvoir, malgré tourments et meurtrissures, droite face à l'adversité, lucide et aimante tout à la fois, mais toujours Shahrazad, l'amante magicienne du verbe, l'ensorceleuse du tyran. Le féminin sauvera-t-il le monde de la barbarie ?*» s'interroge le professeur dans sa préface. *Le Champ de blé aux corbeaux* est le troisième recueil que l'artiste Halima Lamine autoédite. Elle a, à son actif, deux autres recueils, *Mémoire et métaphores* : *Alchimie de la douleur* et *Deux siècles*, un espace.

Farida Belkhiri

DzLit - 3 décembre 2006

● Préface



Chant de l'Errance... voici un thème jailli du fond même de l'histoire des peuples du Maghreb. Errance des tribus nomades berbères ou arabes, des Juifs ou des Morisques chassés d'Espagne, des émigrés venus des pays méditerranéens ou partis vers l'autre rive. Ici, chez Halima Lamine, l'errance est, certes, symbole d'exil ou d'égarément, de douleur et de folie, mais elle signifie aussi et plus

encore liberté, résistance, ironie, nouveau départ, recherche et aventure.

Au centre de son expérience poétique il y a une histoire, une rencontre avec l'amour et une déconvenue, une soif d'absolu et une désespérance : « *Tu étais le roi vainqueur...* », événement historique, homme aimé et admiré, rêve, projet, espoir, idéal, Dieu ou dieu, peu importe, sans doute tout cela tout à la fois.

Le chant de l'errance est le récit d'une aventure intérieure, par l'esprit mais aussi dans le réel, d'une douleur et d'un déchirement inguérissables causés par la chute dans l'immonde ou l'innommable du monde. Il conte aussi la tentation de la fuite dans les enivres du derviche tourneur. Il reste toujours une quête, déçue, mais jamais abandonnée. C'est aussi et surtout l'expression d'une féminité fière et sûre d'elle-même et de son pouvoir, malgré tourments et meurtrissures, droite face à l'adversité, lucide et aimante tout à la fois, mais toujours Shahrazad, l'amante magicienne du verbe, l'ensorceleuse du tyran. Le féminin sauvera-t-il le monde de la barbarie ?

Le lecteur notera que les notations de Halima Lamine savent être brèves et tranchantes d'ironie comme des lames de rasoir, denses et lourdes de mélancolie ou de désespoir, mais aussi pleines de tendresse, légères et transparentes comme des ailes. Les dessins qui suivent son texte expriment avec délicatesse et élégance la mélancolie qui l'habite.

Max Véga-Ritter

Professeur émérite
Université Blaise Pascal
Clermont Ferrand



Mémoires et Métaphores : Alchimie de la douleur (Anthologie poétique) - Édition à compte d'auteur, Alger ISBN : 9947-0-0766-9, 2005

La Tribune - 10 avril 2005

● **Mémoire et métaphore, alchimie de la douleur**

Pour bien souligner l'intensité du sentiment exprimé, l'artiste peintre Halima Lamine fait accompagner sa peinture de vers, signés Adonis, Derouiche, Aragon, Baudelaire, Cohen, Khayam, Neruda...

«Que croyez-vous un artiste ? Un imbécile qui n'a que des yeux s'il est peintre, des oreilles s'il est musicien, ou une lyre à tous les étages du cœur s'il est poète ? Non, la peinture n'est pas faite pour décorer les appartements. C'est un instrument de guerre offensive et défensive contre l'ennemi», dira Pablo Picasso. Une affirmation que l'artiste peintre Halima Lamine tente de transmettre dans sa peinture, dirigée contre l'ennemie : la douleur.

Fidèle à son style, Halima Lamine expose une peinture semi-abstraite où le corps humain est le sujet principal. Contrairement à son premier ouvrage, Deux siècles, un espace, dans lequel l'artiste développe une peinture en noir et blanc, Halima Lamine formule dans son exposition qui se tient au Cercle Frantz Fanon, à Riadh El Feth, des équations très colorées où la lumière est remplacée par des teintes vives et parfois agressives.

Dans sa peinture, le corps est en perpétuelle décomposition. Les membres qui le composent n'ont plus la fonction pour laquelle ils sont créés. Une constitution déformée, un visage défiguré aux mouvements controversés donnant lieu à un sens ambigu, à l'image de la douleur. L'alchimie de cette émotion qu'expriment chaque regard, chaque geste spontané et instinctif des corps «convulsés» se propage par «l'archimagic» des nuances dont le contraste se construit par des tons foncés et très peu de clairs, de net.

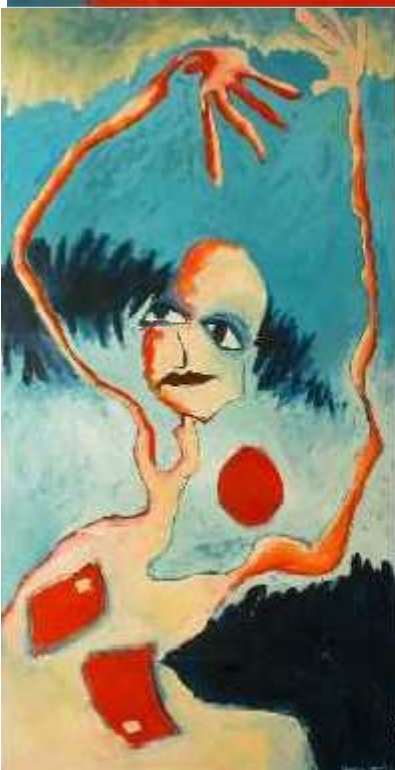
Comme pour mieux souligner l'intensité de cette alchimie de la douleur, l'artiste fait accompagner ses toiles d'une anthologie poétique, signée par de grands poètes. Charles Baudelaire, auquel elle a rendu hommage dans sa première publication, est présent dont les vers servent d'introduction : «L'un t'éclaire avec son ardeur, l'autre en toi met son deuil, nature ! Ce qui fait à l'un : Sépulture ! Dit à l'autre : Vie et splendeur !» D'autres poètes se succéderont comme Aragon, Mohamed Dib, Omar El Khayam qui dit : «Alors, Ô âme ! Dis-moi ce que tu es venue faire dans mon corps, dis, puisque tu dois enfin le quitter un jour ?» ou encore le comte de Lautréamont qui confie : «J'ai reçu la vie comme une blessure et j'ai défendu au suicide de guérir la cicatrice», Mahmoud Derouiche qui décrit : «Le lieu et moi, de nuits qui débordent de la coupe.

Elle rit de sa description. Elle nie encore lorsqu'elle cache la pente de la nuit dans sa main.»Baudelaire revient pour clore les vers de ses pairs en s'interrogeant : «Pourquoi vous regardez-vous au miroir puisque vous ne pouvez vous y voir qu'avec déplaisir ?» Dans cette exposition, le début et la fin se confondent pour tracer un autre chemin, sombre, obscur même s'il est ébauché en couleurs vives. Un destin où la joie n'a pas beaucoup de place.

Farida Belkhiri

Info Soir - 10 avril 2005

● **Un univers à explorer**





07/24

Le Coeur insulaire.

" Tes yeux pensent : il fait éternel et doux
 Ta bouche tout en eau me salue et m'inonde.
 Bouche vagabonde. Qui hésite.
 Que couvre le silence.
 Ne cesse de couler "

Mohamed Dib

Comment peut-on définir la peinture de Halima Lamine ?

D'abord, il faut situer l'univers de l'artiste : un monde onirique dont la matière (couleurs et formes) est puisée dans le rêve. Celui-ci, moteur de production, joue, à cet effet, un rôle essentiel dans la création picturale à laquelle Halima Lamine se livre avec une certaine innocence et beaucoup d'imagination.

Ensuite, il est bon de décrire la composition de cet univers plein de visions intérieures et de songes métaphoriques. L'œuvre, intitulée «Mémoires et métaphores : alchimie de la douleur», revêt un contenu insolite, vu les personnages que l'artiste conçoit dans son imaginaire et met en scène sur fond de tons bleus, ocres, rouges ou noirs récurrents. Les couleurs accentuent l'intensité visuelle de ses peintures et font ressortir toute l'émotion qui s'en dégage.

Sur chaque peinture, qui se veut un tableau-écran, est représenté effectivement un personnage, celui de la femme dans des postures irréalistes, biscornues, relevant d'une existence extrahumaine. Halima Lamine ne se limite pas à une représentation simpliste de la femme et, dans un esprit féministe, elle s'applique à effectuer une mise en scène du corps : un corps suspendu dans ce qui peut être l'absolu. Un corps dont les membres sont désarticulés et qui, par la suite, sont réorganisés autrement, différemment et de manière complexe et déroutante.

Halima Lamine semble éprouver un malin plaisir à jouer à ce jeu de découpage et d'assemblage afin de donner à son personnage une autre apparence, une autre forme anatomique. Il y a, en fait, un travail sur l'imaginaire, un exercice sur le style de la création : «L'œuvre de Halima Lamine pose la question de l'imaginaire artistique, de ses sources et ses référents.»

D'où la question : d'où est puisée l'œuvre de Halima Lamine ?

Certes, son exaltation picturale vient de son rêve, mais pas n'importe lequel. A se référer à ses personnages, notamment à la manière dont chacun est projeté sur le tableau, l'on peut d'emblée dire que le rêve constitue une nomenclature de sentiments et d'impressions.

Halima Lamine parle de ses songes. Elle cristallise un malaise, une existence tourmentée par les vicissitudes de la vie. Elle fait parler son être, celui que l'on retrouve avec récurrence dans chacun de ses tableaux. En fait, cette femme qu'elle imagine et matérialise n'est que l'incarnation d'elle-même, une personne semblant être hagarde. A aucun moment, d'ailleurs, Halima Lamine ne présente des personnages sereins ; bien au contraire, elle les fait paraître dans une existence tragique ; tous, solitaires, hagards, tristes et stupéfaits, semblent torturés, affolés, désespérés, perdus quelque part dans un monde étranger et étrange. Leur serait-il hostile ?

Yacine Idjer

(*) Halima Lamine expose à la salle Frantz-Fanon (Ryad El-Feth) jusqu'au 30 avril.

● Expression colorée

L'artiste peintre Halima Lamine expose au cercle Frantz-Fanon à Ryadh El-Feth jusqu'au 14 avril lors d'une expo ayant pour titre «Mémoires et métamorphoses, alchimie de couleur». Rythmées, colorées, les toiles expressionnistes de Halima Lamine nous plongent au cœur d'une matière vibrante, mouvante, presque dansante parfois, dont les tonalités nous éblouissent.

Les roses, bleus, oranges éclaboussent la surface de la toile., envahissent la silhouette de l'être, dont la trace ne parvient pas à troubler le style presque expressionniste adopté par Halima. Cette artiste dynamique nous invite à partager ainsi sa vision personnelle et poétique du monde, souhaite à travers ses œuvres transcender la réalité et provoquer une émotion esthétique à partir des formes et des couleurs qui nous entourent.

Trouvant son inspiration dans «les choses de la vie», elle s'immerge avec délices dans la nature des êtres, s'en imprègne, la garde en mémoire, pour n'en restituer ensuite que sa quintessence, son âme. Avec elle l'expressionnisme devient émotion.

Dans un ouvrage, elle marie les couleurs et les mots, les noms et les formes en parfaite harmonie entre l'expression «dite» et l'expression «colorée». Des noms avec Adonis, Louis Aragon, Charles Baudelaire, [Rachid Boudjedra](#), Franz Kafka, Nazim Hikmet... «Tes yeux pensent/ Il fait éternel et doux/ Ta bouche tout en eau me salue et m'inonde/ Bouche vagabonde qui hésite/ Que couve le silence/», extrait d'un poème de [Mohamed Dib](#).

Comme disait un artiste : «Lorsque l'art prend la mesure du monde, le monde réapparaît en lui sous sa forme la plus singulière.» Par ce mariage de couleurs et de poésie, cette artiste révèle la singularité de l'artiste. Halima Lamine a déjà exposé en Algérie.

Elle a également publié un livre intitulé Deux siècles, un espace (poème illustré). Le poème de Louis Aragon le Mouvement perpétuel, illustré par l'artiste, donne cette métaphore qui colle à l'être, à l'artiste, à la peinture : «Le sang et la peinture fraîche/ Odeur du froid, on tue au dessert/ Les bougies n'agiron pas assez/ Nous aurons évidemment besoin de nos petits outils.

Le chef se masque/ Velours des abstractions.» Par cette exposition, où elle allie poésie et peinture, Halima Lamine nous invite à une relecture de vers qui ont bercé des générations et signe par là une texture aux couleurs de printemps... le métissage.

B.R

El Watan - 7 avril 2005

● Variations sur une esthétique des formes et des couleurs



L'univers artistique de Halima Lamine est tout à la fois onirique et ludique. On croit, de prime abord, que sa matière est puisée dans le rêve et que l'artiste joue à poser ses personnages et ses couleurs comme des jalons qui conduisent à l'intelligence de son œuvre, mais aussi à toute sa complexité.

Une œuvre qui renvoie au mystère de la création et pose la question de l'imaginaire artistique, de ses sources et de ses référents. Si elle se réclame bien volontiers d'un ancrage expressionniste - et d'influences à chercher du côté de peintres allemands - Halima Lamine marque à l'évidence ses œuvres de son empreinte personnelle. A son actif, figurent depuis près de quinze ans de nombreuses expositions personnelles.

Elle expose, depuis le 31 mars dernier, au cercle Frantz Fanon (1), une vingtaine de toiles où se montre, dans toute l'ampleur de sa palette, l'originalité d'une démarche exigeante. Dans un parti pris esthétique de verticalité - toutes ses toiles sont en hauteur, l'artiste parvient à amalgamer forme et fond par la représentation de personnages qui symbolisent les sentiments les plus forts sur fond de tons bleu, ocre, rouge ou noir récurrents. Il y a une part de sensualité dans ces formes qui disent le corps dans ce qu'il a de plus méditerranéen, d'indolent et de placide.

Ce ne sont pas des corps ou des visages à la Giacometti qui emplissent les toiles de Halima Lamine. Aux angles acérés, aigus comme des pointes de couteau, l'artiste a préféré des rondeurs qui laissent deviner des volumes de chair vivante. Halima Lamine trace de subtils et admirables portraits de femmes, décrites dans la langueur de l'attente, mais sans doute aussi de l'espoir ? Dans les postures tranquillement assurées de ces portraits de femmes, sourd un sentiment fort de liberté.

Femmes plurielles qui évoquent tout ensemble l'Afrique et la Méditerranée à travers ce mixage des traits. On rencontre ainsi une variante de la femme-girafe avec ce cou distendu, et ce n'est pas un effet d'artifice. Il y a dans le maintien des personnages l'idée dominante de la volupté d'être ferme dans son corps, d'être installé dans l'espace de la toile avec l'assurance d'y exister. Hommes ou

femmes, les créatures de Halima Lamine participant de cette masse sertie dans la toile et presque toujours articulée autour d'yeux surdimensionnés, de bouches éclatantes du rouge de la grenade.

Ces yeux paraissent regarder autant qu'ils sont regardés. De telles formes, de tels yeux ne sont bien évidemment pas concevables en dehors d'une tentation symboliste, et c'est le talent de l'artiste que de décliner ainsi des éléments de son imaginaire, d'inscrire sur la toile le produit de sa quête de canons esthétiques qu'elle déduit de sa vision du monde. C'est ainsi qu'elle se distingue des autres.

Parce qu'elle a pu, antérieurement, nommer l'alchimie des couleurs, et certainement aussi celle des formes. De là, découle la distance prise avec une représentation platement figurative et académique chez Halima Lamine qui, dans son œuvre, structure ce jeu patient des couleurs et des lignes, au cœur de cet univers qui est celui du fantastique sur son versant du merveilleux. L'artiste est loin ainsi de cette propension protestataire, se défendant de tout déterminisme féministe mais recherchant plutôt ce qui sourd de toute personne humaine.

Les personnages de Halima Lamine s'affirment dans cette présence, dans cette solitude dont il faudra se demander si elle est recherchée ou consentie. L'artiste, au fil des toiles, consacre cette condition solitaire attachée qu'elle est à concentrer l'attention sur un sujet central parce que, d'abord, il est unique. L'ensemble est passionnant et révèle en Halima Lamine une artiste qui sort réellement de l'ordinaire par toute la culturalité qu'exprime son travail personnel dont elle établit les pendants littéraires chez des auteurs aussi divers que Nietzsche, Eluard, Adonis, Mahmoud Darwish, Lautréamont, [Rachid Boudjedra](#) ou Léonard Cohen.

C'est aussi ce brassage qui fait toute l'identité de l'œuvre si attachante, aujourd'hui, de Halima Lamine.

Djamel Eddine Merdaci

(1) Halima Lamine : « Mémoires et métaphores » - Cercle Frantz Fanon Oref 31 mars-11 avril 2005.

Deux siècles, un espace (Poème illustré) - Éditions à compte d'auteur, Alger ISBN : 9947-0-0472-4, 2004

DzLit - 20 septembre 2006

● **Simplicité et retenue**



Voici une oeuvre graphique et poétique empreinte de simplicité et de retenue. Dans un premier temps elle évoque de façon très émouvante la séduction de la mort et du désespoir, l'impuissance et le malheur, en lignes courtes et en mots brefs, dans un dialogue entre deux, un homme, une femme, peut-être aussi celui d'un homme avec lui-même, d'une femme avec elle-même, dans les profondeurs d'une solitude partagée ou individuelle:

Ô, mort
 Ô, ta mort
 Ton unique et seul espoir,
 espoir de la révolte.
 ... Ô Mort
 Ô ma mort

Une deuxième séquence exprime l'extase de la rencontre avec l'autre, d'elle avec lui et lui avec elle. Il s'agit d'une célébration sans effet vain ni rhétorique d'un Autre obscur et modeste. C'est une célébration pleine de délicatesse et d'intimité, qui naît d'une reconnaissance mutuelle malgré les souffrances, sauvageries et stupidités d'un siècle qui néantise la femme.

Le poème chante alors le corps damné entouré d'un linceul, le corps en exil qui erre dans les rues de la folie. Dans des mots toujours retenus mais d'autant plus poignants il cloue la Religion de la tyrannie, expose l'enveloppe de honte et de douleur où celle-ci veut enfermer le corps. La dernière partie, "Sueurs de mon âme", loin de s'abandonner au dolorisme comme pourrait le suggérer le titre est parcourue par une énergie farouche de résistance. "Le corps s'abrite, se repose et se cache dans

sa douleur“ dans un mouvement intérieur de ressourcement dans l'intimité de soi. Éclate ensuite un cri qui reprend celui de Baudelaire maintes fois cités dans le poème :

*“Ma douleur
mon amour
mon siècle
ma hantise....
mon soleil*

*Mon enfant,
Ma douceur!
Mon angoisse....
laissez-moi tranquille..
.. Et qui sait?
Je deviens peut-être amoureuse.*

Ce texte plein d'un lyrisme contenu et d'une tristesse émouvante est accompagné d'une illustration au trait noir. Celui-ci esquisse des formes plus qu'il ne les enferme, il projette des images en clair-obscur comme dans un rêve impalpable. La mélancolie qui imprègne ces pages, paroles et dessins, charme le lecteur et l'émeut. On y sent la résonance poétique intérieure de grandes souffrances, l'expression transfigurée des épreuves que le pays de l'auteure mais aussi ses femmes viennent de traverser, dans le domaine culturel, politique et religieux et d'où ils peinent à émerger.

Cependant on aurait tort de ramener le sens de livre à ce contexte historique. L'auteure exprime une expérience et des sentiments qui vont bien au delà. La fascination de la mort et du néant font partie de la condition humaine. L'absence de toute complaisance, la simplicité et l'authenticité, la délicatesse mais aussi la force de ce poème illustré par une écrivaine que l'auteur de cette recension découvre ici tiennent le lecteur sous le charme et le touchent profondément.

Max Véga-Ritter



Professeur émérite
Université Blaise Pascal,
Clermont-Ferrand

«Entre Nous» - mars 2005

● Halima Lamine, une poétesse entre deux siècles

Lire l'ouvrage de Halima Lamine est une double découverte. On la découvre elle en tant qu'artiste et nous nous découvrons à travers ses mots...

Quand on a fini de lire, ou plutôt de voyager avec les mots de Halima Lamine, on a cette incroyable sensation d'avoir plongé dans les méandres de notre âme tant les mots qu'elle utilise traduisent nos angoisses, nos quêtes et nos inquiétudes dont on a très souvent bien du mal à en tracer les contours. Halima Lamine concrétise l'abstrait, l'agence, le dissèque puis l'ordonne et le fait défiler sous formes de mots. Qui sont autant de nos maux inconnus.

A son cri lucide d'âme sachant ce qu'elle endure, elle a associé un grand poète. Charles Baudelaire qui en son temps a été maudit par ses pairs parce qu'il avait osé dire tout haut ce que d'autres refusaient d'accepter tout bas.

De tout temps, l'histoire nous a enseignés que ce que pense la majorité n'est pas forcément la vérité. Cette vérité qui se débat pour émerger des méandres de l'incompréhension où l'on ne cesse de l'enfoncer parce que le mensonge collectif accepté par tous est plus confortable et plus rassurant. Dans ce recueil, très bien conçu d'ailleurs, Halima Lamine nous livre aussi quelques unes de ses peintures. Là aussi, on a un aperçu de ce dont nous avons souvent si peur. Nous autres, nous préférons parler de l'inconnu. Cet inconnu, Halima en dessine les contours et les formes. Elle a peint ce qui nous attend tous un jour : la dislocation de nos corps et l'évaporation de notre âme qui s'en ira, ailleurs. Où ? Une autre question, une autre angoisse. Derrière chaque angoisse se cache une autre plus grande encore à tel point qu'on regrette l'angoisse initiale.

Tel est le destin de l'homme et de la femme ici bas que Halima nous rappelle avec son art. Comme pour nous inciter à l'accepter. Comme si nous pouvions choisir...

Nawal Haddad

El Watan - 3 février 2005

● **Halima Lamine, une écriture séditeuse et placide. Le vert paradis des amours enfantines**

" Sois sage ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille ".

(C. Baudelaire)

Deux siècles, un espace. Un titre énigmatique sous lequel signe son premier ouvrage une jeune peintre algéroise, Halima Lamine. Il s'agit d'un de ces livres qui paraissent timidement, mais qui sont peut-être annonciateurs de grands événements. L'ouvrage est composé de poèmes, de dessins et de reproductions de peinture, et ce, sur près de soixante dix pages alternant des textes et des dessins.

Un index mentionne les emprunts (et non des plagiat) à la poésie baudelairienne. En donnant les principales sources d'inspiration, une dizaine des plus beaux poèmes des Fleurs du mal, Halima Lamine nous campe, aujourd'hui en cette conjoncture d'atrocité morbide et de despotisme splenn délétère, dans l'atmosphère symbolico-romantique du XIXe siècle. Quant à l'iconographie, les dessins, fort originaux du reste parce qu'ils se posent comme de simples esquisses d'être désarticulés, décharnés, difformes, mais ayant de grands yeux bien ouverts, évoquent par la force de suggestion et de mémoire, les tribulations et les divagations d'un personnage né avec la première Guerre Mondiale, un personnage marqué par la boucherie inoubliable, Plume de Henri Michaux, frère de condition et d'absurde de Charlot de Chaplin.

L'ouvrage de Halima illustre parfaitement ces voyages exceptionnels de Plume, voyages exotiques, mais d'un exotisme aussi bien extérieur que, surtout celui des voyages intérieurs, dans les abysses de l'âme tourmentée qui ne saurait se livrer qu'à l'analyse par introspection. Ce que Halima Lamine ose faire en s'aventurant dans les méandres complexes de ses inhibitions, de ses frustrations qui sont les nôtres, mais qu'elle ose tout dire, elle est, et au grand jour, à notre place pour pallier notre hypocrisie, pour dévoiler notre lâcheté.

Deux siècles, pourquoi pas trois ? Baudelaire a encore reculé dans le temps ! Sans doute pas en influence, encore moins en poésie. Un espace, celui de la fragilité humaine, de la condition existentielle si éphémère, si angoissante, cet espace qu'elle nous propose est celui des abîmes, un espace d'enfermement en même temps que de révélation de soi et surtout de découverte d'autrui. Convoquant la poésie baudelairienne et michalienne, car Henri Michaux est aussi un très grand poète, c'est donc vers le monde intérieur, celui des prospections des limbes de la mémoire et du surmoi que nous entraîne Halima, un monde qui pour être celui du voyage, n'en est pas celui de la féerie, de l'évasion et de l'oubli.

Bien au contraire. Pour nous dire un monde de désordre, d'injustice, de mensonge et d'irrationalité, Halima a choisi de nous entraîner dans une équipée de deux siècles d'interminables temps d'épreuves et de si longs intermèdes de souffrance. Elle a poussé le vice, car elle le souligne elle-même, à enserrer en une cellule le corps humain, notre corps, ton corps, le mien, ce corps qui est tout et rien, si menu, si éphémère. Ainsi tant de temps, tant de mémoire, tant de souvenirs, tant d'épreuves sont concentrés en un lieu circonscrit plus réduit encore qu'un humide cachot ou une cellule dans laquelle nous serions enfermés, dire, camisolés, avec cet insoutenable sentiment d'être condamnés à la torture de l'état de veille imposé, et cet état de conscience constamment entretenu en alerte.

Un peuple de démons et de vices, ôtera mon cerveau. Je ferai de la terre des débris... ...De lointaines ténèbres qui puent (L'ivresse de la rencontre, page 11)

Mais ce recueil de poésie, de dessins et de peinture n'est ni un traité de morale ni d'éthique, ni un codicille de réglemets comportementaux. C'est un bréviaire d'amour, un cahier de doléances de droit d'exister, une charte du désir d'humanité. Le style qui transporte ce langage éclaté et ces figurines à peine esquissées est un style à la fois séditeux et placide, provocateur et amusé, désabusé et révolté, mais jamais vaincu. La subversion michalienne aura, ici, largement compensé le spleen baudelairien. Là est toute la virtuosité de ce recueil, là tout n'est que beauté, calme et volupté.

Cette œuvre dit la grande solitude de la création, la grande épreuve de l'imagination, l'exil des iconoclastes. Si au XIXe siècle les gémissements et les cris des poètes ont su, pu déchirer le mur du silence et faire entendre la douleur humaine, le XXe siècle en multipliant les guerres a couvert ces révoltes humaines des tonnerres assourdissants des canonnières, cependant que le XXIe siècle commençant les étouffe sous le bavardage creux, mais tonitruant des escrocs médiocres qui, tournant le dos aux exigences extrêmes des poètes maudits diseurs de vérité et pourfendeurs des mensonges et des flagorneries, imposent un ordre au goût amer où les règles de vie et de conduite sont à l'image des matelots, ces hommes d'équipage qui, inconscients et en proie aux longs ennuis, s'en prennent aux albatros qui ont toujours incarné l'esprit de liberté et de dignité.

L'ouvrage de Halima Lamine nous le suggère ouvertement et ne nous laisse aucune chance d'y échapper.

Mohamed Lakhdar Maougal

Deux siècles, un espace, par Halima Lamine, Alger, 2004

La Nouvelle République - 30 novembre 2004

● Une poétesse est née... et grandit

La confrontation avec Baudelaire a toujours cette particularité de nous voir face à nous-mêmes. Mais cette image inversée de miroir laisse aussi, d'étranges mystères dans les profondeurs de l'être. Pourtant, loin de faire l'éloge de la pourriture, comme chez Baudelaire, Halima Lamine prend le soin de nous offrir un délicat ouvrage tout en lignes et tout en prose, avec ce léger défi d'aller quelque-part à la rencontre d'un écrivain flamboyant.

Il s'agit de *Deux siècles, un espace*, un très beau recueil de poésie paru à compte d'auteur, sur une préface de Nasser Mouzaoui, écrivain qui livre ses sensations à travers ces mots : «*Avec ce livre, Halima Lamine nous entraîne à travers les sentiers infinis de son art et son âme. La poésie ? La peinture ? Avec elle, le doute n'a pas de place. Ces deux expressions sont une même entité. Un même acte de vivre. Non, l'ère des romantiques n'est pas révolue. Elle est constamment ravivée par des âmes jaillissant brusquement du tumulte de la haine, du mépris, de l'incompréhension pour appeler à la raison, et tenter d'ouvrir une brèche à l'amour, l'espoir et la rêverie au long cours...* »

Nous laisserons la suite de ce texte délicieux au bon plaisir de la découverte par le lecteur. Car il faut dire que sur quatre-vingts espaces littéraires, cette plasticienne aux multiples facettes nous livre une prose délicate, romantique sur un lit de mots torturés d'interpellation de l'autre. Interrogations, réponses, doutes, mais aussi certitudes, sont livrés à corps perdus, la prose est courte, de temps à autre elle est affinée, de temps à autre elle est livrée brute dans sa douleur et dans ses errances. Sur quatre-vingts pages, le dessin, libre, tortueux, torturé aussi, livre des pans entiers de douleurs.

Les personnages accompagnent le texte. Terribles noirs et blancs, laissant des espaces libres, des espaces mystérieux qui possèdent peut-être la réponse sur la douleur des Hommes. Halima Lamine compose ses dessins sur des lignes qui courent sur les feuilles, elles sont libres, déliées de toute attache. Les regards sont souvent dans le vague, vides, noirs. Le texte est éloquent, elle dit :

«*J'ai bu... J'ai rebu... et je délire... Une âme fragile, l'esprit faible, du beau mal, de ces fleurs du mal, vident mon esprit... J'ai bu... je bois... et je perd contrôle.*»

La poésie court ainsi sur quelques cinq grands poèmes, elle indexe aussi dix vers sur Charles Baudelaire. La poétesse et plasticienne laisse ses mots aller à la rencontre de ceux de Baudelaire, un dialogue s'instaure entre eux deux, ils sont seuls au monde et les lecteurs que nous sommes, demeurons effacés pour laisser la place à des effusions de verbes qu'eux seuls peuvent partager. Mais le lecteur trouvera son compte dans un recueil franchement attirant par une grâce surfaite, la grâce n'est qu'apparente, car elle révèle en fait une poétesse à la force du phrasé qui ne trompe pas. Le trait qu'elle utilise reste fort dans l'expression méandreuse qu'il compose sur les poèmes multiples qu'elle crée tout le temps. Deux siècles, un espace a été écrit dans les blessures encore vives de ces années, il est créé comme une sorte d'exutoire à tous les possibles.

Mais il a été écrit avec décence, Halima Lamine a la classe de ceux qui sont assurés de toucher les autres et de les émouvoir de bien belle manière. A l'image de ces mots : «*Tu m'a sentie, quand, je t'ai vécu, dans mon siècle sauvage, joyeux de souffrances... Je t'ai vécu, quand tu m'as sentie, dans ton siècle stupide, rayonnant d'obscurité...*».

C'est donc à un délicat voyage dans le mots que nous aura invité cette plasticienne de talent qui, autant que la forme qu'elle triture, se plaît à malaxer les concepts en s'interrogeant sur ce siècle étrange. Elle dessine à tue-tête, tout en parlant calmement. Etrange personnage, tranquillité apparente et bouillonnement intérieur pour cette femme qui continue son bonhomme de chemin, maternité en bandoulière, doutes de femmes, puissance d'évocation, sérénité en parachute. L'espoir le dispute à la déshérence, Halima Lamine ne laisse finalement personne indemne de l'indifférence. Le temps de la lecture nous a paru bien court. Deux siècles en parallèle, déclinés sur quatre-vingts pages de plaisir pur.

Les dessins marquent le pas et nous permettent une bien bonne lampée d'art sur les contrastes et les compositions de ce joli recueil qui garde bien au chaud ses secrets. Avec un peu de chance, ceux qui le mériteront les découvriront...

Moncef B.

Halima Lamine, *Deux siècles, un espace* Poésie, dessins, préfaces de Nasser Mouzaoui, autoédition, Alger, 2004, prix 300DA.

Le Soir d'Algérie - 20 novembre 2004

● Deux siècles, un espace. Poésie et illustrations de Halima LAMINE

"Ô corps ! En exil. Tu as erré dans les rues de la folie. Et tous les fous de l'asile ont

abusé de ta charité, de ta beauté, de ta douleur et ont ri de ta laideur, t'ont battu, pour l'odeur de tes dégoûts que tu portes entre ta chair et ton âme."

L'ouvrage de Halima Lamine nous transporte au delà d'une réalité qui n'existe désormais qu'à travers une dimension presque surréaliste.

De la poésie mêlée délicieusement à la peinture d'où exulte un agréable air parfait de nostalgie. De l'amour, en première ligne et du ressentiment dans tous ses sens. Vivre à tout prix, résister à l'indifférence ! Voilà comment l'on peut traduire les images illustrées à travers les mots qui s'égrènent du fruit de la rêverie Halima Lamine. Le tout est de continuer à y croire.

Aimer, haïr mais ne jamais ignorer, car dans l'indifférence est née la mort. Des sentiments et des émotions qui étranglent à peine le cri de détresse de la poétesse. On aimera certainement le lire et le percevoir dans le fruit du labeur de l'artiste Halima.

Douleur, encore de la douleur qu'elle exprime au travers de mots qui n'épargnent que les analphabètes insensibles. Mélancolique d'un temps qui s'évanouit lentement entre les siècles de l'oubli. Des créatures désarticulées peuplent les pages tourmentées de l'ouvrage. Elles luttent en permanence contre des démons invisibles. Les yeux hagards, la vision ébréchée, elles cherchent un point de chute ou peut-être une main protectrice.

C'est une vive célébration des sens et des sentiments qui se dessine tout le long du livre de Halima Lamine. Une œuvre à lire absolument pour découvrir dans un espace sans frontières établies une autre facette de l'art de la poésie.

Sam. H

Info Soir - 20 novembre 2004

● La découverte de l'autre

Halima Lamine conçoit des poèmes parlant de passion, d'émotions, d'extases, d'instant de silence mais aussi d'euphorie.

«Deux siècles, un espace» est un recueil de poèmes, se déversant successivement, les uns après les autres, avec fracas, dans une articulation morphologique homogène, dont chaque passage est accompagné d'un dessin, imaginé et réalisé par la poétesse elle-même, et qui met en scène des personnages, à l'image de sa poésie, écrasés, fracassés, tourmentés, des personnages, devenant fugitifs, qui se désintègrent quelque part dans le néant, dans l'absolu.

Déjà, Halima Lamine, la poétesse, interpelle, dès la première strophe, le lecteur, une interpellation se faisant sur un ton exclamatif, une interjection débordant de sentiments mêlés d'indignation, de refus, de dépit...

Halima Lamine, certaine de son attitude, interpelle le lecteur dans une posture «hautaine», comme si elle relevait un défi à ceux qui veulent se dresser sur son chemin, lui entraver sa trajectoire, endiguer ses aspirations, annihiler ses pulsions...

Elle s'adresse au lecteur, son semblable, donc elle s'adresse à elle-même, à son second, à l'autre «moi» qui l'habite, la côtoie et cohabite dans son existence dans ses deux versions : intime et apparente.

Elle entre dans une dualité, un combat intérieur, une lutte qui, finalement, l'épuise, mais en même temps, et paradoxalement, l'inspire, la conforte, la reconforte : son «moi», ce for intérieur, devient une source d'inspiration, un lieu d'écriture, l'écriture de soi, de l'autre, celui avec qui elle veut partager une intimité, une existence sentimentale ; ce «moi», qui l'inspire si profondément, la jette d'emblée dans l'ivresse des mots : une ivresse nonchalante, voire poétique qui lui fait perdre tout contrôle de soi, de ce corps qui est sien et qui se perd, se dilue dans l'inexistence, dans l'indifférence de l'autre, qui se déforme pour se revêtir d'autres apparences beaucoup plus imprécises, informes, chaotiques...

Cette même ivresse, l'enivrement des mots la fait singulièrement vibrer, chavirer dans le questionnement de soi, toujours de l'autre, donc elle la fait réfléchir jusqu'à l'évanouissement dans une philosophie mélancolique, anarchique...

Et d'un bout à l'autre, sans équivoque, elle traduit son tiraillement, un paradoxe qui la caractérise : amour et haine, violence et douceur, espoir et détresse, vie et mort, vice et vertu ... Par instants, momentanément, elle évoque la mort, l'apprécie car elle la console...

Halima Lamine se caractérise, de façon distincte, par une poésie forte, fulgurante, particulièrement expressive : c'est un cri à la fois d'espoir et de détresse, un cri se faisant entendre dans un retentissement éblouissant, insistant, interpellant toute conscience, toute sensibilité excitante ici-bas. Un cri pour dire son impuissance, ses malheurs, sa solitude, son angoisse et son agressivité, et afin de dire aussi celui pour qui elle a bu un verre jusqu'au délire de l'âme, l'évanouissement du corps, l'ivresse de l'esprit. Jusqu'à ce que l'esprit se vide, perde tout contrôle de soi. Et le sentiment

de perdre contrôle revient d'une strophe à l'autre dans une redondance continue, régulière.

Halima Lamine conçoit des poèmes comme les fleurs du mal, ces fleurs qui piquent, cet amour auquel elle aspire et qui, hélas, s'avère une aventure infructueuse, une expérience éprouvante, est spectaculairement douloureux, tout à fait déroutant...

Dans un cri furieux, mortel, la poétesse se laisse envahir par l'émotion contre laquelle elle lutte néanmoins ; une lutte incessante, évanescence cependant ; et impuissante, elle se laisse entraîner dans cet élan vertigineux du questionnement de l'être.

Yacine Idjer

Le Jeune Indépendant - 20 novembre 2004

● De rêve et de tourment

Deux siècles, un espace est le titre d'un recueil de poésie de Halima Lamine, qui vient d'être publié. L'auteur s'exprime aussi par le dessin pour dire la vie dans tous ses tourments, ses angoisses, mais aussi ses rêves et parfois ses joies :

*Le corps en sanglots
prie la douleur insoucieuse
d'avoir un peu plus de pitié
pour son pauvre corps.*

Halima Lamine s'inspire du quotidien des gens humbles souvent pris dans leur propre piège de cette «dure existence d'exister». Elle offre son poème avec une grande générosité comme un espace de convivialité. Le poète Charles Baudelaire ainsi que des poètes surréalistes sont pour elle des sortes de guides.

Dans la préface, Nacer Mouzaoui écrit : «Ce long voyage sans fin et dont l'ultime étape pourrait être, comme dirait un autre poète d'une autre époque, la patrie du luxe, la beauté et la volupté». «Extase», «Douleur en folie», «Sueurs de mon âme», «L'ivresse de la rencontre» sont des sous-titres que l'auteur a choisis pour classer ses poèmes par thèmes.

Mais le sujet dominant de cette poétesse reste l'amour avec sa beauté et ses grisailles. Les dessins sont expressifs et s'ajoutent pour appuyer par le trait la mélancolie des mots avec une certaine ironie, la jouvence de l'esprit.

A travers ces poèmes et ces dessins, Halima Lamine exprime ce monde de l'absurde, un monde de courtisans qui rehausse l'être servile et nous plonge dans le désarroi... alors «je dois me réunir, me préparer pour un long voyage».

B. R.

La Tribune - 8 novembre 2004

● Deux siècles, un espace ou les Fleurs du mal illustrées

L'artiste met des vers sur sa palette et des couleurs à ses rimes pour dire la condition humaine.

S'inspirant de la poésie de Charles Baudelaire, l'artiste peintre Halima Lamine associe, dans son premier ouvrage publié Deux siècles, un espace, la poésie et l'art pictural pour exprimer les tourments de la nature humaine. L'auteur amorce sa composition poétique par la reprise d'un des vers de Baudelaire extrait de son recueil, les Fleurs du mal, qui dit : "Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère..." Elle nous plongera ensuite dans un tourbillon d'ivresse, de tentations, de découvertes et d'extase que traverse la vie de l'homme. "

Avec ce livre, Halima Lamine nous entraîne à travers les sentiers infinis de son art et de son âme. La poésie ? la peinture ? Avec elle, le doute n'a pas de place. Ces deux expressions sont une même entité. Un même acte de vie", écrit Nasser Mouzaoui qui a signé la préface de ce livre. Dans cet ouvrage, on ne sait pas si c'est les illustrations qui inspirent l'auteur pour composer des vers ou si c'est la poésie qui dicte à l'artiste la forme à dessiner.

L'harmonie entre ces deux compositions est si parfaite qu'on a du mal à les dissocier ou les séparer. Ce que les mots ne peuvent exprimer sont dits par le regard ou les expressions des personnages imaginés par l'auteur, et ce que la peinture ne peut révéler est articulé par les vers. "Dans ce livre, les aspirations sont tout autres. Ce sont l'amour, la générosité et la paix.

Halima Lamine réussit à conférer à ces trois requêtes, souvent inaccessibles, des mots et des formes. L'abstrait est désormais visible, palpable", ajoute-t-il. Halima Lamine jongle avec les émotions, allant de l'amour à la haine, de la douleur à la paix. Les sentiments s'expriment en s'opposant. Le face-à-face aiguise le contraste.

"Ô Combien ! je suis bercée par ta haine, pour la vie.
 Ô combien ! je suis bercée par ton amour, pour la vie.
 Ô combien ! je suis caressée par ta violence.
 Ô combien ! je suis agressée par ta douceur."

De même que la vie, la mort est très présente dans sa poésie et sa peinture. Ces deux "vérités" sont traitées à l'unisson dans un style très contrasté. Le début et la fin se rejoignent pour ne devenir qu'un : "Avec un linceul souillé, tu m'as voilée. Avec un voile souillé, tu m'as enveloppé la vie. Et avec un voile souillé, tu m'as imagé la mort, hurlant ton cri éternel, pour le repos éternel." Baudelaire, comme une muse, une source d'inspiration, continue d'alimenter la poétesse qui "l'utilise" comme un repère, un point de départ ou d'arrivée ! Elle choisit les fleurs les plus vénéneuses de Baudelaire : "Ah ! Seigneur ! Donnez-moi la force et le courage de contempler mon cœur et mon corps sans dégoût..." Les vers sont soutenus par des formes flottantes, changeantes.

Le même visage revient à chaque dessin, avec un nouveau "masque", une nouvelle expression. Par des gestes et des mouvements contradictoires, les silhouettes extériorisent leur tourment, leur peur. Parfois immobiles, les personnages se figent pour se contempler, aspirant toute l'énergie de l'instant fort qu'ils auraient choisi, avant de poursuivre leur course contre le temps et les ténèbres. "Je conçois la peinture comme un acte spontané, plus naturel que réfléchi. Pour moi, ce n'est pas un message particulier.

Mais peut-être un sentiment ou une angoisse...", dira la poétesse.

Farida Belkhiri

La Boutique



Vos remarques et commentaires seront appréciés

DzLit [Lounès Ramdani - الوناس رمضان] - jeudi 23 octobre 2008 10:00:44